

Il centodelitti

Chrystine Brouillet

Number 15, October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20224ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brouillet, C. (1984). Review of [*Il centodelitti*]. *Nuit blanche*, (15), 64–64.



ROMANS POLICIERS

par Christine Brouillet

IL CENTODELITTI*

La présentation de *Sous la robe, rien* se termine sur cette phrase: «un policier comme seul le pays le plus intelligent d'Europe peut en produire». Je ne l'aurais pas écrite, mais je reconnais à l'Italie des qualités certaines dans la fabrication du polar. D'abord une vitalité incroyable: Milan ou Turin, Rome, grouillant de mystères, de désirs beaux ou plus ou moins sordides, d'inspecteurs attachants, héroïquement attachés à l'État malgré de pénibles conditions de travail; beaucoup de passion, d'ombres et de lumières roses ou dorées. Puis, des portraits superbes; la ville, aussi présente qu'un personnage, aussi révélatrice qu'un aveu, aussi grande, aussi petite que les héros, toujours anti-héros, humains. L'humanité est un thème du roman policier italien: regard critique et tendre sur des êtres qui vivent, se débattent avec leurs envies, leurs peurs, regard plein d'humour, noir ou désespéré sur la comédie humaine.

La femme du dimanche reçoit la même audience. Qu'on s'accorde ou non à parler de roman policier, il n'y en a pas moins quelques meurtres et une enquête, menée tôt le matin, le jour, le soir, solitairement ou non par le commissaire Santamaria, un flic séduisant par sa classe, son humour, sa culture. Culture dont il craint parfois qu'elle soit insuffisante pour affronter la noblesse ou la haute bourgeoisie de Turin. Guido Bezzola écrivait: «... un véritable manuel du comment être snob dans l'antisnobisme». Est-ce que l'architecte Garrone n'était pas suffisamment snob ou fut-il assassiné pour ne pas avoir suivi les règles du jeu? Car tout semble jeu dans ce

roman. À commencer par l'arme du crime, une imitation en pierre d'un ithyphalle (phallus). Plusieurs personnes connaissent un peu l'architecture; Santamaria les interroge toutes, dont une certaine femme intelligente et très belle rencontrée pour la première fois un jeudi. Un excellent roman.

Par ailleurs, si les décors peuvent être parfois somptueux dans le milieu de la mode et les femmes belles à vous couper le souffle — quand elles ne le perdent pas, tout demeure trop factice dans le roman de Marco Parma. Des personnages de papier (glacé(s) ou non), une intrigue curieuse au départ mais rapidement lassante par une inutile complexité, un style, vif il est vrai mais malheureusement confus.

Le seul lien entre Parma et Scerbanenco est qu'ils situent tous deux l'action de leur roman à Milan. Milan, la métropole italienne du crime, Milan qui abrite des putes, des flics honnêtes, des femmes courageuses, des petits truands, des enfants dangereux et Duca Lamberti, médecin radié de l'Ordre pour euthanasie, qui travaille avec la Questure de Milan afin que le Bien triomphe. Duca Lamberti opère la ville, la nettoie de ses plaies purulentes, tente d'en exorciser le Mal. Sans grand espoir puisque le Mal renaît toujours et que Lamberti le sait; mais si un rapace est écarté, c'est un rapace de moins à Milan.

Réédités dans la collection 10/18, les trois romans de Scerbanenco méritent d'être lus. *Vénus privée* est cependant moins inquiétant que les deux suivants: *À tous les râteliers* et *Les enfants du massacre*. Ce dernier titre me semble l'expression

la plus forte du talent de Scerbanenco; il n'a jamais été aussi noir, aussi près de l'horreur et de la mort: une jeune enseignante est trouvée morte dans sa classe, torturée si sauvagement qu'on dirait que des bêtes féroces l'ont déchiquetée. Les bêtes? Ses étudiants. Pourquoi l'ont-ils attaquée? Mus par quels instincts barbares? Lamberti s'étonne qu'ils aient tous été guidés au même moment par la même démente férocité. *Les enfants du massacre* est un chef-d'oeuvre du genre. Scerbanenco est génial, irrésistible et j'avoue que cela m'inquiète car son Duca Lamberti a des attitudes réactionnaires: il déteste évidemment les homosexuels «... d'ordinaire les invertis lui répugnaient, surtout quand ils étaient si jeunes», les prostituées trouvent rarement grâce à ses yeux et, tout médecin qu'il soit, il approuve la violence physique: «... Non, le magnétophone enregistre tout y compris le bruit des gifles... Puisque la loi ne m'autorise pas à interroger ces salopards à grands coups de claques...» On me dira que Scerbanenco a créé un personnage, que je n'ai pas à approuver ou non son comportement, qu'il ne faut pas lire qu'au premier niveau, peut-être. Mais les haines de Lamberti sont si oppressantes que j'y vois une complicité de l'auteur. ■

* Il centodelitti: Tendres tueurs (roman de Scerbanenco, publié à titre posthume)

La femme du dimanche, Fruttero et Lucentini, coll. Points.

Sous la robe, rien, Marco Parma, R. Laffont.

Vénus privée, Giorgio Scerbanenco, coll. 10/18.

À tous les râteliers, Giorgio Scerbanenco, coll. 10/18.

Les enfants du massacre, Giorgio Scerbanenco, coll. 10/18.